

Nicole Deschamps, *Louis Hémon : Lettres à sa famille*,  
Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1968, 219 p.

Michel Gaulin

Volume 1, Number 2, août 1968

Roman et théâtre au XVIII<sup>e</sup> siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500030ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500030ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gaulin, M. (1968). Review of [Nicole Deschamps, *Louis Hémon : Lettres à sa famille*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1968, 219 p.] *Études littéraires*, 1(2), 309–311. <https://doi.org/10.7202/500030ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1968

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

bien au contraire c'est un nouvel esprit unificateur « un athéisme pratique » qui peut coexister avec un christianisme de principe. L'Europe des Lumières est une civilisation qui « a osé définir son idéal sans consulter les dieux » (pp. 47-48). On voit à quel point cette Europe-là est mirage aujourd'hui!

Dans cette vaste communauté, M. Pomeau distingue deux sortes de royaumes : les centres de rayonnement, les « maîtres à penser » et, curieusement, ceux qui se situent à la périphérie, mais qui recueillent les nouveaux principes philosophiques et participent ardemment à la croisade des Lumières. Pour le premier groupe, figure en tête la France qui étend son empire sur toute l'Europe, les lettres et les arts, la mode et la vie quotidienne ; mais elle se heurte de plus en plus à des concurrents ; l'Angleterre, le pays de Milord Rosbif et d'Ossian qui — toujours cette originalité insulaire — vient jeter dans les cœurs les ombres tourmentées d'une nouvelle sensibilité ; l'Italie qui, si elle connaît une pléiade d'*illuminati*, reste avec délices un « séminaire de musique » ; l'Allemagne enfin, bicéphale — Vienne et Berlin — vraie *Mittel Europa*, riche creuset où peuvent puiser les pays voisins. Dans le second groupe se retrouvent deux « centres de connexion », Amsterdam et Genève, les royaumes scandinaves, ibériques et la lointaine Russie qui affirme, en ce siècle, sa totale appartenance à l'Europe.

D'une plume alerte, M. Pomeau évoque le contexte culturel de chaque nation, résume en d'habiles synthèses tel point de philosophie ou de littérature. Vigueur et rigueur s'allient dans les formules bien frappées, les évocations vivantes des cours et des capitales, les *vedute* charmantes des métropoles italiennes. Mais la réflexion se hausse d'un ton ; en un dense chapitre, est défini cet esprit

du siècle qui se retrouve dans tous les royaumes visités : mélange d'esprit scientifique et mondain, cosmopolite et franchement individualiste (pp. 174-197). C'est bien là la faiblesse de cette Europe philosophique qui a cru en l'homme et au progrès : c'est une Europe hérissée d'individualités et les Lumières n'ont pas pu descendre au sein des peuples. Europe utopique, fragile et généreuse que la poussée des nationalismes et le César français feront mourir.

L'échec d'un esprit, la disparition d'une réalité humaine ne doivent pas faire désespérer. Dans sa conclusion, M. Pomeau lance un mot : « fédération » et trace un programme : « se donner les structures d'avenir de sa mission culturelle » (pp. 223-224). À plus d'un titre, ces idées se nourrissent d'un idéal éclairé qui servit à faire une Europe, il y a deux siècles. Il ne demande qu'à renaître. Son nouveau visage et ses forces neuves peuvent encore, selon l'antique mythe, subjuguier et ravir Europe, éternelle tentatrice.

Daniel-Henri PAGEAUX

*Université de Rennes*

□ □ □

Nicole DESCHAMPS, **Louis Hémon** : *Lettres à sa famille*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1968, 219 p.

Bien des chercheurs à l'affût d'un sujet ont dû envier, en son temps, la bonne fortune de M<sup>lle</sup> Nicole Deschamps. Ce n'est pas tous les jours en effet qu'on a la chance de mettre la main sur une masse de documents encore largement inexploités et, qui plus est, de documents relatifs à un écrivain comme Louis Hémon que les circonstances ont placé au premier plan de la vie littéraire d'une collectivité.

M<sup>lle</sup> Deschamps présente donc ici, accompagné de tout l'appareil de l'érudition universitaire, le résultat de son habile prospection : cent soixante-dix-sept lettres adressées par Hémon aux siens entre juillet 1899 et juin 1913, date de son départ pour l'ouest canadien, où, comme l'on sait, il ne devait jamais parvenir.

Quel est donc l'intérêt de cette correspondance ? M<sup>lle</sup> Deschamps parle, au début de son introduction (p. 8), de l'« extrême réserve » du tempérament de Hémon et du « désert physique, intellectuel et moral » dans lequel il a vécu. On ne saurait mieux décrire l'univers intime de l'auteur de *Maria Chapdelaine*. Car, il ne faut pas s'y tromper, les considérations enjouées sur les petits événements de sa vie, les affirmations répétées de bonheur et de bien-être physique n'ont pour but que de brouiller les pistes de sa véritable destinée. Une destinée qui aurait pu rester à peu près ignorée si le hasard ne nous avait conservé la lettre du 5 juin 1912 à Mrs. Philipps, sœur de Lydia O'Kelly, ou n'avait pas fait décacheter à Félix Hémon une lettre tout à fait confidentielle destinée à son fils.

Le lecteur désireux de trouver la vérité sous le masque devra donc, à l'exemple de M<sup>lle</sup> Deschamps, « lire entre les lignes » (p. 20). Ce n'est qu'à ce moment que sera corrigée l'image façonnée par la légende. Celui dont on a fait un peu rapidement le chantre des valeurs traditionnelles méprisait souverainement, quant à lui, « le progrès qui consiste à se couler dans le moule de la majorité de ses concitoyens » (p. 21) et s'était fait son propre « code » (p. 198) dont il ne souffrait pas qu'il fût contesté.

D'où cet esprit caustique, cette ironie avec lesquels il accueille constamment l'annonce des petites prospérités de sa famille dévorée par une « insatiable soif de dignités » (p. 92). D'où aussi cet instinct de

nomade qui le fait passer de France en Angleterre puis, pour des « raisons excellentes pour [lui], mais qui n'auraient de sens pour personne d'autre » (p. 154), au Canada où, aux charmes urbains de Montréal, « ville [...] trop pareille à celles de la vieille Europe » (p. 163), il préférera les manières « simples et dépourvues de toute affectation » (p. 181) des gens de Péribonka.

Malgré tout, Hémon souffre de son peu d'affection pour les siens et reste traqué par la conscience et le regret de ne pas répondre aux aspirations de sa famille à son sujet. M<sup>lle</sup> Nicole Deschamps n'insiste peut-être pas assez sur cet aspect qui revient plusieurs fois dans les lettres et dans lequel on aurait tort, à notre avis, de ne voir que paroles creuses. Qu'il suffise de citer ici un extrait de la lettre qu'il écrit à sa mère le 7 octobre 1911 pour défendre sa décision de partir pour le Canada : « Voilà encore que je te fais du chagrin. Je t'assure que je m'en rends compte, et que cela me fait beaucoup de peine. Je ne vais pas vous promettre de faire quelque chose de merveilleux, ni de réussir d'une manière éclatante. Ces choses-là ne sont certaines que dans les livres. Mais j'ai de bonnes chances [...]. Et crois aussi que j'ai infiniment d'affection pour toi et vous tous, à ma manière » (p. 155). Notons encore que ces confidences, c'est toujours à sa mère qu'il les fait, jamais à son père. En réalité, de toutes les lettres publiées ici, seules cinq sont adressées à Félix Hémon et encore les trois premières datent-elles toutes de l'année 1899. Quant à la cinquième, celle du 19 mai 1913, elle fut inspirée par le concours de circonstances que l'on sait. Hémon paraît ne s'être jamais senti à l'aise devant son père, sans doute parce qu'il voyait en lui l'incarnation par excellence du milieu platement universitaire et sottement bourgeois auquel sa nature lui commandait d'échapper.

Il serait inutile pour nous de répertorier tous les thèmes qui se dégagent de cette correspondance, M<sup>lle</sup> Deschamps le faisant déjà fort bien dans son introduction qui révèle une lecture sensible, intelligente et approfondie des textes. Il faut d'ailleurs louer tout le soin et la conscience professionnelle apportés par M<sup>lle</sup> Deschamps à la préparation de son édition. Les meilleurs principes ont été suivis et rien n'a été négligé pour élucider le texte, au point, parfois, de ne pas éviter la redondance dans les notes.

Pourtant, et ce, malgré les éloges auxquels M<sup>lle</sup> Deschamps a indiscutablement droit pour son patient travail, nous devons dire, en terminant, que nous avons du mal à justifier en soi la parution de ce livre. Car, il est bien évident que ni leur valeur littéraire, ni les indications utiles qu'elles pourraient contenir pour l'explication de l'œuvre elle-même ne motivent la publication de ces lettres. On compte sur les doigts d'une seule main les allusions de Hémon à ses manuscrits et on relève à peine deux exemples importants de vanité d'auteur (pp. 93, 196-197). À la longue le lecteur se défend de plus en plus mal d'une certaine lassitude devant ces demandes répétées d'argent et ces cabriolets tout juste destinées à éluder les vraies questions.

M<sup>lle</sup> Deschamps affirme, dans son introduction, avoir voulu « ranimer la personnalité évanescence de Hémon en situant l'écrivain dans son temps et son milieu d'origine » (p. 20). Il faut, pour être juste, reconnaître que ce but a été atteint, pourvu, toujours, qu'on sache lire entre les lignes. Mais il y a lieu de se demander, à notre avis, si le même objectif n'aurait pas pu être réalisé par un solide article qui aurait fait une large place aux citations avant de tirer des conclusions d'ensemble. Le lecteur ordinaire eût sans doute retiré d'une étude bien faite la même connaissance de Hémon ; quant au

spécialiste, il lui eût été loisible d'aller consulter sur place (pour autant qu'ils soient disponibles), les documents eux-mêmes. Publier des textes comme ceux-là simplement pour les mettre à la disposition des chercheurs, des professeurs et des étudiants, c'est peut-être faire preuve d'un amour un peu excessif de notre patrimoine littéraire.

Michel GAULIN

*Carleton University*

□ □ □

W. D. REDFERN, **The Private World of Jean Giono**, Durham, N. C., Duke University Press, 1967, 203 p.

Le travail de l'imagination chez Giono constitue à la fois par ses créations et par ses cheminements un terrain d'une richesse exceptionnelle. Pourtant il n'a pas jusqu'alors inspiré d'étude importante et les tenants de la nouvelle critique semblent peu enclins à aller chercher leur provende dans *Noé* ou dans *Jean le Bleu*. Le livre de W. D. Redfern comble cette lacune, mais partiellement, et il continue d'utiliser les outils traditionnels d'une analyse fondée sur la description et sur la paraphrase. Il est un peu irritant d'y lire une fois de plus le récit circonstancié des événements de *Colline* ou l'idylle d'Albin et Angèle dans *Un de Baumugnes*, et l'on sait bien que la *Trilogie de Pan* illustre des mythes anciens ! Dans les chapitres les plus faibles du livre, les passages descriptifs trop longs prennent parfois le pas sur le commentaire, mais ailleurs le critique manifeste un talent certain, et si cette étude est inégale dans son intérêt et limitée dans ses méthodes, elle s'impose par sa solidité.

M. Redfern souligne d'entrée à quel point le *jeu* est important dans la création de Giono — en ce sens il peut parler de « mensonge »